

Lundi 26 novembre 2018_19h30_Salle del Castillo

Filippo Gorini, piano

Arnold Schönberg (1874-1951)
Trois Pièces pour piano op.11
Mässig
Mässig
Bewegt

Johannes Brahms (1833-1897)
Fantaisies op.116
Capriccio (Presto energico, en ré mineur)
Intermezzo (Andante, en la mineur)
Capriccio (Allegro passionato, en sol mineur)
Intermezzo (Adagio, en mi majeur)
Intermezzo (Andante con grazia ed intimissimo sentimento, en mi mineur)
Intermezzo (Andantino teneramente, en mi majeur)
Capriccio (Allegro agitato, en ré mineur)

>

Franz Schubert (1797-1828)
Sonate pour piano n°23 en si bémol majeur D.960
Molto moderato
Andante sostenuto
Allegro vivace con delicatezza
Allegro ma non troppo

Alors que l'on a coutume de présenter Arnold Schönberg comme le fondateur d'une «Seconde école de Vienne», organisée autour de ses principaux élèves Alban Berg et Anton Webern, la «Première école de Vienne» est une réalité nettement plus diffuse, correspondant à la période du classicisme viennois et des débuts du romantisme, à laquelle Joseph Haydn appartient tout autant que Franz Schubert. Le programme présenté ce soir par Filippo Gorini peut, en ce sens, être lu comme un pont jeté entre ces deux mondes, avec au centre Johannes Brahms dans le rôle du passeur.

Arnold Schönberg

Trois Pièces pour piano op.11

Écrites par Schönberg en 1909, année très productive où naissent aussi les Fünf Stücke für Orchester op.16 ainsi que le monodrame Erwartung op.17, les Drei Klavierstücke op.11 sont parmi les toutes premières œuvres atonales de l'histoire. La tonalité et ses principes s'effacent pour laisser la place à une harmonie non fonctionnelle. Ce pas décisif ne signifie pas pour autant un reniement de toute tradition. Schönberg était au contraire un homme empreint d'un conservatisme certain et plusieurs aspects de ces trois pièces s'inscrivent encore parfaitement dans les habitudes de leur temps. La première révèle ainsi une forme A-B-A', avec un retour régulier et, la plupart du temps, très audible, de ses deux cellules thématiques initiales, l'une descendante et la seconde ascendante. La tierce, intervalle central du système tonal, demeure très présente tout au long de la partition. Dans la deuxième Pièce, un thème se développe sur une basse ostinato, formée d'un intervalle de tierce là encore. La dernière pièce est la plus novatrice : d'une écriture violente, heurtée, mais aussi très épaisse, la

cohérence du discours y naît moins dans le suivi d'une idée musicale que dans l'opposition entre une série de gestes et de cellules basées sur d'importants contrastes dynamiques, de registre ou de textures.

Johannes Brahms

Fantaisies op.116

Lorsqu'en 1933, Schönberg appelle Brahms «le progressiste», il participe à modifier l'image de ce compositeur dont la musique se révèle, de fait, nettement moins conservatrice qu'elle n'y paraît. Les Fantaisies op.116 sont, en ce sens, beaucoup plus qu'un avatar tardif du romantisme. Cet opus fait partie des derniers que l'auteur consacre au piano. Achevé en 1892, il alterne des Capricci emportés avec des Intermezzi méditatifs. On peut admirer, dès les premières notes, l'art de la variation propre à Brahms, avec une manière de travailler sur des courtes cellules sans cesse variées. L'Intermezzo n°4 en offre un excellent exemple: il ne se laisse en effet appliquer aucune étiquette formelle (comme, par exemple, A-B-A), présentant bien plutôt un développement organique de ses trois idées thématiques qui jamais ne résonnent deux fois à l'identique et se combinent toujours de façon nouvelle. L'Intermezzo n°5 permet de distinguer un autre aspect essentiel de l'oeuvre. Traversée par des sonorités énigmatiques, la pièce joue sur un mouvement de balancier entrecoupé de silences. Brahms trompe les attentes, car des accords apparaissent en levée pour se résoudre sur les temps forts, non pas en un autre accord, mais sur un simple intervalle de deux notes le plus souvent dissonantes. A un langage harmonique audacieux s'ajoute donc ici une conception de l'écriture où tant la primauté des

sonorités que la polyphonie tendent à faire disparaître la distinction entre mélodie et harmonie. Voilà autant de caractéristiques qui ne purent qu'enthousiasmer Schönberg dont l'écriture pour piano doit beaucoup à celle de Brahms. Un page comme le Capriccio n°7, avec son extrême emportement et ses textures contrastées se situe sur le chemin qui devait mener, presque deux décennies plus tard, à la troisième des Klavierstücke op. 11.

Franz Schubert

Sonate pour piano n°23 en si bémol majeur D.960

La Sonate en si bémol majeur D.960 est l'une des dernières de Schubert, en compagnie de la Sonate en do mineur D.958 et de la Sonate en la majeur D.959, trois oeuvres achevées en septembre 1828. Moins de quinze années séparent les premiers essais du compositeur dans ce genre musical, en 1815, de l'imposante partition jouée ce soir. Comme souvent chez celui-ci, le chemin est cependant tortueux, parsemé d'ouvrages inachevés qui témoignent de la volonté de redéfinir ce genre dans lequel, au même moment, triomphait Ludwig van Beethoven.

Le début du Molto moderato initial démontre déjà l'amplitude du langage harmonique de Schubert, lorsque la longue mélodie se voit soudainement répétée dans la tonalité imprévue de sol bémol majeur. Ce voyage se poursuit dans le développement: en lieu et place du travail thématique propre à Beethoven, basé sur la décomposition et la recomposition de petites cellules, l'auteur préfère une forme de narration lyrique où le matériau musical se présente sous une perspective toujours changeante, au gré de l'évolution harmonique. L'Andante sostenuto est écrit en do dièse mineur, tonalité lointaine de

si bémol majeur, mais déjà entendue dans le développement du mouvement précédent. Le temps semble suspendu dans le thème initial dont l'accompagnement est subtilement placé tant en-dessous qu'en-dessus de la mélodie. La partie centrale, en la majeur, s'impose presque comme une variation du thème principal du premier mouvement. Le Scherzo, en si bémol majeur, poursuit dans la même veine lyrique: il n'y a pas ici de déchaînement rythmique, mais un motif dansant que Schubert illumine en lui faisant traverser les tonalités de ré bémol majeur et fa dièse mineur. Le Rondo conclusif joue délicieusement sur l'ambiguïté entre le mode majeur et mineur, son thème débutant par un sol en octave qui laisse ouvertes toutes les possibilités. Il faut attendre les ultimes mesures, notées Presto, pour entendre, enfin, une affirmation triomphale de si bémol majeur, conclusion d'un périple harmonique aux nombreux rebondissements.

Avec ses dernières sonates pour piano, Schubert met un point final à ce qu'on peut considérer comme une «Première école de Vienne», laissant à la génération romantique des années 1810 (Robert Schumann en tête) le soin d'explorer de nouveaux horizons dont il avait lui-même révélé l'existence.

Yaël Hêche

www.communiqlamusique.ch

Filippo Gorini

Filippo Gorini, reconnu pour son « intelligence rare, son tempérament et son imagination sans limite », est lauréat du Concours international Beethoven Telekom de Bonn où il remporte, en 2015, le prix du public lors de la demi-finale et de la finale. L'interprétation qu'il livre à cette occasion des Variations Diabelli de Beethoven séduit Alfred Brendel qui l'invite alors à travailler avec lui. Ils entretiennent, depuis lors, une relation de travail fructueuses.

Filippo Gorini est assurément un des talents les plus prometteurs de sa génération. Il s'est déjà produit dans de grandes salles telles que la Laeishalle (Hambourg), l'Herkulesaal (Munich), la Konzerthaus (Berlin), la Liederhalle (Stuttgart), la Glocke (Brême), la Beethovenhalle (Bonn), le théâtre La Fenice (Venise), le Château royal de Varsovie, la Royal Academy of Music de London et la Grande salle du Conservatoire de Moscou. Les concerts qu'il a donnés dans toute l'Europe depuis son succès à Bonn, notamment dans le cadre du festival Ludwig van Beethoven de Varsovie et durant une tournée effectuée avec la Klassische Philharmonie Bonn, ont été très bien accueillis par les critiques et le public.

Filippo Gorini est titulaire d'un bachelor de pianiste obtenu cum laude au conservatoire G. Donizetti de Bergame, où il continue d'étudier auprès d'Alfred Brendel et de Maria Grazia Bellocchio. Il a aussi suivi les classes de maîtres données par Pavel Gililov, Andrei Gavrilov, Alexander Lonquich, Peter Donohoe et Cristopher Elton.

Son répertoire va de la musique baroque aux compositeurs contemporains tels que Stockhausen, Boulez et Adés. Il a par ailleurs joué comme chambriste avec Steven Isserlis à

l'occasion de l'édition 2016 du festival Chamber Music Connects the World organisé à Kronberg.

Outre son succès à Bonn, il a aussi reçu le premier prix du Concours Neuhaus de Moscou et a été lauréat de plusieurs concours organisés en Italie.

filippogorini.it